Cher Alain Borer

dans le jeu des 7 familles d'écrivains je tiens la place de l'idiot de province, le plus-que-douteux. Ce n'est donc pas une chance pour vous de recevoir une lettre enthousiaste de moi : j'ai lu <u>De quel amour blessé</u> avec jubilation. Le titre est très précis. Il s'agit bien

de montrer quelque chose qui
est pire qu'un crime. Les
assassins peuvent parfois tan-
ner aux saints. Il s'agit
de l'engloutissement de
ce qui nous sert à voir,
à vivre et même à mou-
rir : la langue, celle de
France, fille aînée des
roses de Ronsard. La
source est empoisonnée
par les chiffres. C'est
donc, si nous ne voulons
pas mourir de soif, plus
avant qu'il faut aller

désormais. Et ce plus avant
la poésie seule l'indique
et l'incarne. J'adore l'in-
telligence. Je la reconnais
à ce qui me défait et me
comble. J'adore l'intelligence,
je déteste les savoirs et je
n'ai vu dans votre ouvrage
si riche que jaillisse-
ment de pensée — l'intui-
tion que tout se tient, qui
est est en train de rouler
à l'abîme : marchan-
dises, langues de bœufs,
âmes d'esclaves. J'ai

un jour rêvé d'un livre qui
s'appellerait le Gutenberg
du diable. Vous devriez
vous y mettre, écrire en
fermant dans chaque phrase
faute issue à ces niais
qui ont fait de la vie
une ligne de fuite dé-
espérante. Voilà cher
Alain Boer. Et merci
pour votre incroyable
délicatesse de précision
concernant le timbre,
l'harmonique, les voix
claires des libertins

qui poussaient dans la langue, que la lecture défane.

Amicalement,

Christian Bobin